

Les tribulations d'un marchand de combustibles

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **36 (1898)**

Heft 50

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197232>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

faisait plus attention à rien, ni à lui ni à moi; il allait, il allait... et soudain, il s'arrêtait... » Heureusement, M. Léautaud était là, veillant: il soufflait le mot oublié par le comédien, et tout était sauvé!

La Jungfrau autrefois, aujourd'hui.

Voici la curieuse description qu'un touriste faisait de la Jungfrau, il y a soixante ans :

Cette fameuse montagne est peut-être, sans en excepter le Mont-Blanc, la plus imposante de toutes les cimes des Alpes. Couché sur l'herbe, au passage de la Scheideck, à deux pieds du sombre précipice où s'écoulaient incessamment les neiges de la Jungfrau, la tête quelquefois tendue au-dessus de cet effroyable abîme, je demeurai deux heures entières comme anéanti dans la contemplation de cette masse extraordinaire. Le sommet en est tellement roide et escarpé que la neige ne peut s'y fixer complètement. Plus bas règnent d'immenses vallées de glaces bouleversées par les tempêtes et que parcourent avec un fracas horrible, les avalanches qui roulent pendant 10 minutes dans les noires profondeurs de ces abîmes.

Muet, immobile, en face de celui qui tenait toutes mes facultés suspendues, je versai des larmes d'admiration. Le pâtre des Alpes, en donnant à ce mont sublime le nom de *Jungfrau*, se plait à l'envisager comme une jeune fille, une *vierge*, dont la ceinture éblouissante ne sera jamais détachée, dont le sein inabordable ne sentira jamais l'impression d'une main humaine. Cette masse de neige qui la couvre est sa robe virginale, et le vaste manteau qu'elle porte en tout temps recèle dans ses immenses replis la mort du téméraire qui tenterait d'y pénétrer!

En regard de ces réflexions, qui témoignent de l'impression profonde, mystérieuse, et allant parfois jusqu'à l'épouvante, que laissait dans l'esprit des populations l'aspect de cette montagne, plaçons ces quelques lignes, par lesquelles M. H. de Parville débutait dans une de ses dernières chroniques :

Il y a trois ans, j'annonçais qu'on était décidé à percer la Jungfrau et à faire un chemin de fer à travers la masse calcaire. En 1895, j'ai vu poser les premiers jalons. Cette année, j'ai assisté à l'inauguration du premier tronçon de la ligne. C'est dire que l'entreprise se réalise. On compte même aller jusqu'au bout en quelques années.

Que les temps sont changés et comme la terrible et menaçante montagne s'est apprivoisée!

Coumeint on apprend l'allemand à Berne.

Noutron sindiquo qu'avai prâo d'orgouet volliessâi que son valet apprennè l'allemand po pouâi figura pè lo mondo; mâ coumeint ne pouâvè pas fêre grands frais, fe tsemin et manâirè po lai trovâ 'na plîèce sein payî. L'eingadzè donc son coo dein 'na peinchon à Berne po fêrè lè coumeichons. Tot allâvè bin lè premi dzo, mâ on bio matin on lai baillè on panâi po alla queri dâo pan tsi lo bolondzi, et noutron gaillâ sè perd pè lè tserrâire et après avâi veri et reveri permî cé moué dè maisons qu'on lai dit la Ville fédérale, tsertsè on moian dè sè fêrè comprendre. Fâ on signe avouè la man contrè sa botse po fêrè vaire que tsertsivè oquiè po medzi. Tot per on coup, reincontrè dou monsus et l'âo fâ la même mena don air désesperâ. L'ein ont pedi et lo minont tsi on dentistire; mâ quand iè ve que faillèssâi montâ dâi grands égrâs, sè dese ein li-mêmo qu'on ne lo menâvè pas tsi lo bolondzi. Et mè sè défeindâi po montâ, mè lo bussâvont, kâ crésont que pèsâi la tita.

Lo dentistire lâi aovrè la botse, vouaitè de dein, preind on uti et crac, vouaïque on gros marté que châtôtè pè la tsambre. Noutron Daniet fâ onna bouaillaie dè la metzance et fot lo camp. Lo surleindèman l'étâi tsi son père que lâi demandè ce que vâo derè ci commerce. Daniet sè met à tschurlâ ein desèint: « Allâ

lâi vâi apprennè l'allemand, lâi fâ biau, quand on l'âo demandè dâo pan, vo trèzon lè deins! S. M.

Un trait d'Horace Vernet. — On cite du célèbre peintre des traits d'une originalité fort piquante, mais aucun ne vaut celui que nous trouvons dans un journal de Paris qui l'appelle *une idée d'artiste*:

Le propriétaire d'une délicieuse villa dans les environs de Paris, se plaignait d'être constamment obligé d'exhiber sa carte d'abonné aux employés du chemin de fer.

— Faites donc comme Horace Vernet, lui dit quelqu'un.

— Qu'a-t-il fait?

— Vernet habitait alors Versailles, mais ses affaires l'appelaient chaque jour à Paris, il avait pris un abonnement au chemin de fer. Au bout de quelque temps, sachant que les employés le connaissaient parfaitement, il voulut se dispenser de l'exhibition quotidienne de sa carte.

— Précisément comme moi!

— Mais l'employé de la gare de Versailles, vieux militaire grognon à cheval sur la consigne, s'obstina à réclamer la production de la *passé* en question.

— Moi aussi, j'ai eu beau réclamer auprès des chefs contre cette évidente taquinerie, on m'a répondu: « C'est le règlement! »

— Eh bien, voici ce que Vernet imagina: Il fit coudre sa carte d'abonné sur le fond de sa culotte, et chaque fois que le vieil employé lui réclamait sa *passé*, il soulevait brusquement la partie postérieure de son paletot. Et avec un geste indicateur des plus expressifs: « Voilà! » criait-il de toutes ses forces.

Fantaisie.

Fuyons la ville et la cohue,
Fuyons Paris où le badaud
Fait tout le jour le pied de grue
Pour voir passer Faure en landau;
Fuyons les plages à la mode,
Où les gens *chic*, par vanité,
Dans l'éclat d'un luxe incommode,
Vont se montrer pendant l'été;
Fuyons les lieux où d'habitude
Vont flâner les heureux du jour.
Dans le calme et la solitude
Nous vivrons d'eau fraîche et d'amour.

Sifflant un vieil air de gavotte,
Là, merles, fauvettes, pinsons,
En nous servant à table d'hôte,
Feron l'office d'échansons.
Sans apprêt, sans vaisselle plate,
Et sans luxe de linge fin,
Notre menu n'a rien qui flatte
Les goûts d'un Brillat-Savarin.
Oubliant la guigne et la dèche
Là, dans notre asile discret,
Nous serons tous deux à souhait
Pour vivre d'amour et d'eau fraîche.

A. L.

Nouvelles industries lausannoises.

Serrurerie. — Cette branche de l'industrie du bâtiment est toujours la plus active et la plus prospère. Peu de villes possèdent des ateliers de serrurerie aussi importants et aussi bien outillés, et auxquels il ne manque, pour se développer encore, qu'une force motrice suffisante, à un prix abordable.

A part la quincaillerie qui vient de France et d'Allemagne, on peut dire que tout ce qui est métal dans un bâtiment se travaille, s'exécute et se pose dans nos propres ateliers.

Les travaux artistiques en fer forgé, martelé, repoussé, les charpentes métalliques, les contrevents en tôle emboutie, avec ou sans persiennes, les devantures des magasins et leurs fermetures à caisson et à charriots, que naguère nous fournissaient Genève et Paris, sont exécutés chez nous par nos propres ouvriers.

Les balustrades, balcons, rampes d'escaliers en fer forgé, continuent à faire une concurrence à la fonte ornée; c'est plus solide, plus élégant et à l'avantage d'être exécuté chez nous.

Le nombre d'ouvriers, dans toute la ville, peut être évalué à 200 environ. Un grand atelier en occupe à lui seul jusqu'à 70 ou 80.

Vélocipèdes. — La manufacture de vélocipèdes, créée en 1896, continue à prospérer; elle occupe maintenant une moyenne de 15 ouvriers, et a livré, pendant sa deuxième année d'existence, plus de 250 machines que leur qualité et leur bienfaisance mettent à la hauteur des premières marques étrangères; elle a même exporté plusieurs de ses bicyclettes.

Cette même maison vient d'augmenter son champ d'activité en s'occupant de la construction et de la représentation des *automobiles*, dont l'usage tend à se généraliser. Elle a déjà livré dans le pays plusieurs voitures et tricycles à pétrole, que nous voyons fréquemment circuler dans nos rues.

(Statist. cant.)

Déception d'un député.

Dans une de ses dernières séances, la Chambre française a invalidé l'élection d'un député. C'était très probablement un député normand, car sur le pupitre que ce dernier venait d'abandonner on trouva ces vers signés: Xavier Roux, et reproduits par les *Annales politiques et littéraires*:

De la dépouille de nos bois,
L'automne avait jonché la terre,
Et je te dis adieu, ma chère!
Adieu pour la dernière fois!
Car je ne suis pas quoiqu'on die,
Un député récalcitrant
J'opine et rentre dans le rang...
— Je vais revoir ma Normandie.

Pourtant j'étais bien décidé,
Par ce vilain mois de novembre,
A garder avec soin la Chambre,
La Chambre ne m'a pas gardé.
Est-ce un malheur pour la patrie?
Cela nous est indifférent;
Pour nous le malheur est très grand...
— Je vais revoir ma Normandie.

Comment il faut peser les poules.

Un de nos amis marchandait, samedi dernier, une poule sur le marché.

— Combien? demande-t-il à la paysanne, qui la tenait dans son panier.

— Trois francs, monsieur. Sentez voir comme elle est rondelette.

— Oui, mais elle me paraît bien légère.

— Monsieur, je suis sûre qu'elle pèse au moins un kilo et demi.

L'acheteur prend la poule, entre dans le magasin le plus rapproché, met le volatile sur les balances et revient en disant:

— Vous voyez, à peine pèse-t-elle un kilo.

— Ah! pardine, fit la paysanne, ça ne m'étonne pas, vous la pesez avec la plume!... La plume, c'est léger; mais pesez-la voir déplumée et puis vous verrez!

Les tribulations d'un marchand de combustibles.

Il y a déjà quelques années de cela. Un petit marchand de combustibles, dont le commerce n'allait pas trop mal, voulut remplacer par une enseigne le modeste écriteau de carton, qui, jusqu'alors, avait indiqué sa boutique.

Le peintre venait de placer l'enseigne au-dessus de la porte. On y lisait, en lettres d'or sur fond noir: *Commerce de combustibles*, le nom du marchand, puis, ces trois mots: *Tourbe, Coke, Houille*.

¹ La Chambre.

Tandis que, du milieu de la rue, le commerçant contemplait l'enseigne et se félicitait de son aspect, passe un de ses amis, un plaisant.

— Que regardes-tu donc si attentivement, demande celui-ci, en lui tapant sur l'épaule ?

— Mon enseigne... Te plaît-elle ?

— Elle est très bien... Mais, dis-moi, les trois mots : « Tourbe, Coke, Houille » ne peuvent rester dans l'ordre où ils sont placés. Lis-les à haute voix. Ne sens-tu pas qu'il y a là, pour l'oreille, une consonnance très désagréable ?

— Tu as, ma foi, raison ! *Tourbecokehouille... Tourbecokehouille !* Ça ne peut pas rester. Je vais changer ça tout de suite.

Deux jours après, la correction était faite. On lisait : *Coke, Houille, Tourbe*.

S'applaudissant du succès inattendu de sa plaisanterie, et flairant une petite « monture » à pousser, l'ami qui avait conseillé la modification arrive comme une bombe dans la boutique :

— Mais, mon cher, qu'as-tu fait ? Ton enseigne est plus ridicule encore que la première fois. On en rit dans le quartier. *Cokehouille-tourbe !* C'est grotesque !

— Ah ! ça, tu m'ennuies, à la fin, s'écrie le marchand. Je ne veux plus rien changer.

— A ton aise ; c'est ton affaire ! Je te donne un conseil d'ami. Libre à toi de le suivre ou non. *Cokehouille-tourbe !*... Franchement, j'ai-je encore mieux : *Tourbecokehouille*

Resté seul, le pauvre marchand réfléchit à ce qu'il vient d'entendre et, redoutant les moqueries, il s'en va trouver le peintre : « Il vous faut encore corriger mon enseigne, » dit-il.

Aussitôt dit, aussitôt fait. L'enseigne porte, cette fois : *Tourbe, Houille, Coke*.

Le brave marchand est tranquilisé. Il n'y a plus rien à dire maintenant.

Le soir, au café, quand il vient faire sa partie de cartes habituelle, ses partenaires l'accueillent en souriant.

— Qu'avez-vous donc à rire ainsi ? demande-t-il, intrigué.

— Oh ! rien... rien... répondent les joueurs, souriant de plus belle.

— Mais si, mais si, vous avez quelque chose. Serait-ce, par hasard, de mon enseigne que vous riez ainsi ?

— Eh bien, oui, c'est de cela. Ne soyez point fâché. C'est si drôle, lorsqu'on lit à haute voix et un peu rapidement, dans l'ordre où les a mis le peintre, ces trois mots : Tourbe, Houille, Coke. Ecoutez donc : *Tourbehouillecoke !*

Tourbehouillecoke !... Tourbehouillecoke !... répètent en riant les assistants. C'est bien drôle, en effet.

— C'est drôle !... c'est drôle ! Qu'y voyez-vous donc de si drôle ? s'écrie le marchand exaspéré. C'est la troisième fois que je fais changer ces mots. Je ne sais plus dans quel ordre les placer. J'en ai assez ; ils resteront comme ils sont... Jouons, maintenant. A qui de donner ?

Mais le pauvre homme n'est pas à son affaire. *Tourbehouillecoke !* bourdonne à son oreille le roi de carreau. *Tourbehouillecoke !* soupire la reine de trèfle. *Tourbehouillecoke !* répète en ricanant le valet de cœur.

Il perd toutes les parties.

Rentré chez lui, il se couche de mauvaise humeur. Il ne peut dormir.

Tourbecokehouille, Cokehouilletourbe, Tourbehouillecoke ! Ces mots dansent devant ses yeux une sarabande effrénée. Ils apparaissent en lettres de feu tantôt sur la muraille, tantôt sur le plafond, tantôt sur le plancher.

Le matin, harassé, brisé par ce cauchemar, il court de nouveau chez le peintre.

— Qu'avez-vous donc ? dit celui-ci en le voyant entrer, pâle, les yeux fatigués.

— Cette peste d'enseigne me gâte l'existence ! Je n'en dors plus ! Excusez-moi, mais je viens vous demander de la modifier une

quatrième fois. Oh ! le français, quelle langue ! — Encore une modification, mais c'est bien facile ; je ne demande pas mieux. Il ne faut point vous mettre comme ça en ébullition. Le temps de préparer mes pinceaux et je cours chez vous.

Coke, Tourbe, Houille, lit-on bientôt sur l'enseigne, en lettres plus brillantes encore que les précédentes.

Le malheureux marchand, épuisé et ne sachant plus à quel saint se vouer, n'ose même pas sortir dans la rue pour s'assurer de l'effet de sa nouvelle combinaison.

— Merci, dit-il, résigné, au peintre qui vient l'avertir qu'il a terminé. Merci, j'espère que maintenant je n'irai plus vous ennuyer.

— Comment donc, cher monsieur ; toujours à votre service, fait le peintre en s'éloignant, le sourire aux lèvres.

Vaine espérance, hélas !

Cette fois, ce n'est plus un ami seulement, ce n'est plus quelques compagnons de café, c'est le quartier tout entier qui s'en mêle et qui se fait des gorges chaudes aux dépens du pauvre homme.

Les uns après les autres les voisins arrivent dans la boutique. Toute la matinée, c'est une vraie procession.

— Vous ne pouvez laisser votre enseigne comme cela, dit l'un.

— C'est d'un ridicule achevé, dit un autre.

— Tout le monde en rit, ajoute un troisième.

— Il faut absolument changer cela, exclame un quatrième, l'honneur du quartier l'exige.

— Oui, oui, s'écrient-ils tous, l'honneur du quartier l'exige ! *Coketourbehouille !* Horrible !

Hors de lui, comme fou, le malheureux marchand bouscule tout ce monde, fait irruption dans la rue, traverse en éclair le groupe de badauds, attroupés par les voisins, et qui sont là, les yeux sur l'enseigne, sans savoir pourquoi. Il arrive chez le peintre et tombe, essoufflé, anéanti, sur une chaise :

« Allez... allez vite... Allez encore corriger mon enseigne... Il n'y a plus qu'une combinaison... une seule !... Ce doit être la bonne ! fait-il en laissant échapper un gros soupir. »

Le lendemain, l'enseigne, dernière édition, revue et plusieurs fois corrigée, se présentait ainsi :

COMMERCE DE COMBUSTIBLES

(Le nom du marchand.)

Houille, Tourbe, Coke.

Personne ne dit plus mot !

Raccommodage de l'ambre. — Humectez chacun des morceaux du tuyau d'ambre que vous avez brisé avec une solution de potasse caustique et pressez-les l'un contre l'autre au-dessus de la flamme d'une bougie ou mieux d'un fourneau allumé. L'adhérence sera telle qu'on n'apercevra aucune trace de joint après l'opération.

Gaufrettes à la vanille. — Déposez dans un bol 60 grammes de farine, un grain de sel, 25 grammes de sucre en poudre, une forte pincée de vanille et un œuf entier. Mêlez le tout ensemble en y incorporant deux cuillerées à bouche de beurre fondu ; puis, lorsque la pâte sera bien lisse, délayez-la avec un décilitre de lait tiède.

Huilez légèrement un fer à gaufrettes rayé ou uni, faites-le bien chauffer des deux côtés ; masquez-le avec une cuillerée à bouche d'appareil, fermez le fer et laissez cuire.

Quand la gaufrette sera à peu près cuite, passez vivement le couteau autour du fer et déposez-la sur une assiette.

Lorsque la gaufrette est dans le fer, elle prend facilement la forme qu'on veut lui donner. L'essentiel est d'opérer vivement, car aussitôt sortie du fer, elle se brise quand on veut la plier.

Le Traducteur, journal bimensuel, destiné à l'étude des langues allemande et française. Abonnement fr. 2,80 par an. — Le but de cette publication est de faciliter l'étude ou plutôt d'en faire un passe-

temps agréable. Très recommandable pour jeunes gens. — Numéros spécimens gratuits et franco sur demande par l'administration du *Traducteur*, à la Chaux-de-Fonds.

Ah ! quel plaisir d'être Ministre !

(La scène se passe dans un Ministère.)

L'HUISSIER (*au nouveau ministre*). — Vous êtes sans doute le nouveau ministre...

LE MINISTRE. — Parfaitement ! Et vous désirez sans doute connaître mon nom...

L'HUISSIER. — Inutile ! Nous n'appelons jamais, même entre nous, un ministre par son nom... Ces messieurs se succèdent ici avec une telle rapidité qu'il nous faudrait une mémoire...

LE MINISTRE (*l'interrompant*). — C'est juste :...

L'HUISSIER (*regardant par la fenêtre*). — Qu'est-ce que c'est que cette grande voiture de déménagement qui stationne devant la porte ?

LE MINISTRE. — Ce sont mes meubles qui arrivent.

L'HUISSIER. — Vous voulez plaisanter...

LE MINISTRE. — Pourquoi ?

L'HUISSIER. — Mais vous n'avez besoin que de quelques chemises et de quelques faux cols de rechange... Et tout peut tenir dans une simple valise...

LE MINISTRE. — Pourtant !... Il faut bien que je m'installe puisque j'ai donné congé à mon propriétaire.

L'HUISSIER. — Vous avez commis une très grave imprudence...

LE MINISTRE. — Vous croyez ?

UN CAMELOT (*criant dans la rue*). — « Lisez les dernières nouvelles de la Chambre. — La chute du ministère... »

LE MINISTRE (*un peu pâle*). — Déjà !...

L'HUISSIER. — Vous voyez bien, vous auriez mieux fait de garder votre logement... Vous voilà maintenant obligé d'aller coucher à l'hôtel !... (*L'ex-ministre sort et s'éloigne, suivi de ses meubles.*)

(Petit Marseillais.)

ARIEL.

M. Jaques Dalcroze donnera mercredi soir, au Casino-Théâtre (salle des concerts) la première audition de ses *chansons populaires et rondes enfantines romandes*. Un chœur de dames et un chœur d'enfants prêteront leur gracieux concours à l'auteur. A quoi bon en dire plus, M. Jaques Dalcroze a toujours salle comble. — Les billets sont en vente chez *M. Tarin*, libraire, et à l'entrée.

« **La Choralia** » est un orchestre de jeunes amateurs, maintenant bien connu. Nombreux sont les amis que cette société compte dans notre ville et qui, ce soir, assisteront au concert qu'elle donnera au Casino-Théâtre, à 8 heures, avec le concours d'un orchestre de demoiselles, *Le Perce-Neige*. — Billets en vente chez *MM. Fœtisch*, rue de Bourg.

THÉÂTRE. — Petite salle, jeudi soir. Pourquoi ? *Durand-Durand* et *Le Klephte* sont deux comédies très amusantes et qui ont été fort bien interprétées. Quand donc nos amateurs de théâtre accorderont-ils à notre troupe à demeure, un peu de l'empressement qu'ils prodiguent aux tournées ? Ce ne serait que justice.

Demain, dimanche, **Une cause célèbre**, drame en 6 actes, et *Durand-Durand*, comédie-vaudeville en 3 actes. — Rideau à 8 heures.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

FOURNITURES POUR BUREAUX

CARTES DE VISITE

Impressions de tous genres.

OCCASION		Les grands stocks de marchandise pour la Saison d'automne et hiver, telle que :	
Etoffes pour Dames, fillettes et enfants,			
		dep. Fr. 1 — p. m.	
Milaines, Bouxkins, Cheviots p' hommes	2 50 »		
Coutil imprimé, flanelle laine et coton	— 45 »		
Cotonnerie, toiles écruées et blanches	— 20 »		
jusqu'aux qualités les plus fines sont vendues à des prix excessivement bon marché par les Magasins populaires de Max Wirth, Zurich. — <i>Echantillons, franco.</i>			
Adresse: Max Wirth, Zurich.			

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.